

A LA DECOUVERTE DU PATRIMOINE DE BRETAGNE



VISITE GUIDEE



INVITATION A LA VISITE DU VILLAGE

Le guide que vous avez entre les mains met en valeur notre village et son Patrimoine. Celui-ci est agricole, architectural, culturel, religieux, industriel, naturel, humain...

Il vous propose de visiter le village en dix-sept étapes. Depuis la mairie, vous remonterez la Norges jusqu'au *Saussieu*, vous emprunterez le chemin de Raffenot, vous vous arrêterez à la Commanderie puis rejoindrez le cimetière par le chemin blanc. Après une halte au parc de l'Ombrage, vous vous attarderez à l'église avant de prolonger la promenade jusqu'à *Ogny*. Enfin une surprise vous attend sur le trajet du retour vers l'école.

Le présent livret a été réalisé grâce à toutes les pièces rassemblées depuis nombre d'années. Il a vocation, en soulignant les points remarquables du village, d'accompagner le visiteur et de lui permettre de s'émerveiller.

En 1888, l'Abbé Charles Tissot, dans son ouvrage « *le village de Norges* », écrivait « *notre tâche ici n'est point celle du chroniqueur qui enregistre, au jour le jour, les faits et les événements dont il est le contemporain, souvent même le témoin, mais celle du glaneur qui recueille, çà et là, quelques épis épars dont il composera la modeste gerbe, fruit de ses persévérantes recherches* ». C'est dans cet esprit de collecte et de partage des connaissances que la Commission Patrimoine a conçu et rédigé le présent document.



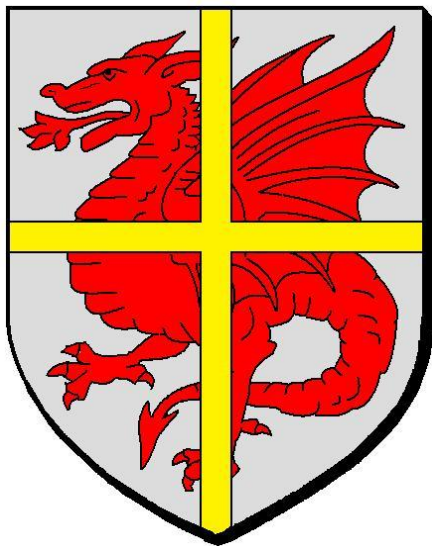
Les équipes municipales successives ont toujours cherché à préserver le Patrimoine, afin de le léguer aux générations futures pour qu'elles le protègent à leur tour.

Un grand MERCI à tous celles et ceux qui ont œuvré avant nous, à celles et ceux qui travaillent aujourd'hui, notamment à la Commission Patrimoine, et à celles et ceux qui agiront demain, pour préserver l'esprit et le cœur de notre si beau village.

Je vous souhaite une excellente promenade et de belles découvertes.

Didier Maingault – Maire de BRETIGNY

LA MAIRIE ET L'ORIGINE DU NOM DU VILLAGE



Le blason « *d'argent au dragon de gueules, à la croix en filet d'or brochant sur le tout* », dessiné par Henri-Jean Goulette, représente le dragon qui, selon la légende, fut terrassé par Saint Georges, saint patron de notre village.

D'autres emblèmes, tels que le houblon, le raisin et le blé, enrubannent le blason pour constituer les armoiries de la commune.



A l'ère tertiaire et au début du quaternaire, le lac de Genlis occupait la plaine jusqu'aux confins du plateau de Langres. La vallée de la Norges était, et cela jusqu'à des temps modernes, un marécage depuis la source jusqu'à ce qui est encore la chute du moulin de Hauterive.

Les anciens prononçaient *Bretigny*, sans accent, car ils pensaient que l'origine du nom du village venait d'un centurion romain, originaire de Bretagne, auquel César lui-même avait donné ce fief en récompense de bons et loyaux services.

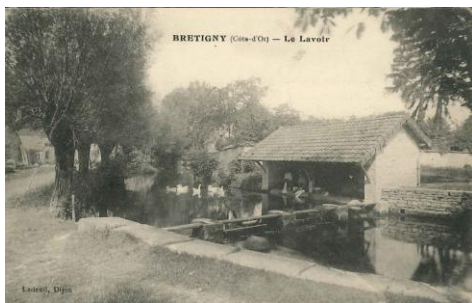
Cette version est contestée par les linguistes. L'origine du nom viendrait plutôt de la langue celte, dans laquelle *un breth* ou *un berth* ou encore *un brat*, *un brad*, *un bras* était un passage surélevé, fait de pierres et de terre, au-dessus d'un marécage et sur lequel pouvaient circuler les gens et les chars. Il s'agissait d'une forme de talus aboutissant à un pont primitif, qui formait une digue à fleur d'eau. Dans ce cas, *Brétigny* s'écrit avec un accent.

Pour se faire sa propre opinion, il est possible de relire les commentaires de César sur la « Guerre des Gaules » et de se pencher sur les recherches de Bernard Marque « *Identification des noms de lieu cités par César* ».

Dans le présent livret nous utiliserons BRETIGNY en laissant la liberté au lecteur de faire son propre choix.

LES LAVOIRS

L'extrait du registre des délibérations du Conseil Municipal de 1882, nous apporte une précision sur l'origine des lavoirs.



« En l'an mil huit cent quatre-vingt-deux, le 21 mai, le Conseil Municipal de la commune de Bretigny, se réunit en la maison commune. Monsieur le maire expose que depuis des années, tous les habitants témoignent le plus ardent désir de voir construire deux lavoirs couverts sur la Norges. Ces deux lavoirs sont d'une utilité

incontestable notamment pendant l'hiver et les jours de pluie ».

Le Conseil Municipal accepta la proposition et la commune fut autorisée, par arrêté préfectoral du 13 mai 1883 à construire deux lavoirs publics avec vannages sur le cours de la Norges : l'un rue de la Mairie et l'autre rue d'Avau.

La réception définitive des deux ouvrages a eu lieu le 27 juin 1885 pour un coût total de 5 633,81 F plus 24,22 F pour le surveillant des travaux.

Ils furent utilisés régulièrement jusque dans les années soixante, avant que, peu à peu, les cris des enfants venant taquiner vairons et autres têtards, ne remplacent le bruit des battoirs et des bavardages éclairés des lavandières installées chacune dans leur « carrosse équipé de son coussin ».

Aujourd'hui, restaurés en 2007 par l'association *Sentiers*, ils restent les témoins d'une époque et de l'histoire du village, et offrent une halte rafraîchissante sur le circuit de randonnée qui traverse notre village.

Ils furent remis à l'honneur le 16 septembre 2007 à l'occasion de la journée « *BREITIGNY autrefois* », au cours de laquelle le village s'est replongé au début du ^{xx}e siècle, le 16 septembre 2018 à l'occasion de la journée « *BREITIGNY au temps de l'armistice* » et le 25 mai 2025 à l'occasion de la journée « *BREITIGNY au Fil de l'eau* ». Les lavandières d'un jour ont pu alors à nouveau laver leur « linge sale » en public !

Le vannage du lavoir rue de la Mairie, détruit par les crues de l'hiver 2017, fut reconstruit à l'identique en septembre 2018 après délibération du Conseil Municipal.



EN REMONTANT LE COURS DE LA NORGES

Peu après le lavoir de la Mairie, sur la gauche, dans une longue maison, au 4 ruelle des Combes habitait le Père Piot qui confectionnait des sabots pour les gens du pays jusque dans les années 50.

Après avoir suivi deux méandres de la rivière, l'étroit chemin s'ouvre sur un espace de verdure : le *Saussieu*. Cet endroit tire son nom des saules plantés là pour assécher la terre, remplacés ensuite par des peupliers.



Au bord de la rivière, des ferrures destinées à suspendre les roues des chariots permettaient la réalisation de leur cerclage par le charron. Celui-ci travaillait à l'emplacement de l'actuel tilleul, *Arbre de la Liberté*, planté par les élèves de l'école en 1989 lors du bicentenaire de la Révolution Française. La grande jarre a été réalisée par Robert Chenevard, habitant du village aujourd'hui décédé.

Au bout du Saussieu, sur le Chemin de la Grande Montée, un bâtiment servait de garage au corbillard, charrette alors tractée par un cheval. L'édifice, agrandi par la suite, logea le véhicule des pompiers et leurs matériels, aujourd'hui transférés dans la nouvelle caserne, à la *Commanderie*, route de Norges.

De l'autre côté du pont, la confluence de la Norges apparaît. Deux bras de la rivière se retrouvent : l'un venant du moulin de Raffenot, l'autre du bief.

En remontant le Chemin de Raffenot vers Norges, on aperçoit dans les près de droite des vestiges de petits vannages. Ils témoignent des travaux de drainage effectués à l'époque pour relier la source du *Bois du Roz* (aujourd'hui presque tarie) à la rivière. Ces près ont longtemps formé une zone humide qui protégeait le village des inondations. Aujourd'hui, le Conseil Municipal étudie les actions qui permettraient de retrouver ce fonctionnement d'éponge protectrice des vicissitudes climatiques de plus en plus sévères.

Sur le coteau, à gauche du chemin, le verger conservatoire et les jardins partagés, créés en 2016, contribuent à préserver des arbres fruitiers et à permettre aux habitants du Val de Norges de cultiver leur potager. L'espace accueille ruches et hôtels à insectes afin que la biodiversité s'épanouisse. Il est géré par l'Association Loi 1901 *Plantons le Décor*, créée pour l'occasion.



LES MOULINS

Autrefois, trois moulins, sur lesquels reposait la prospérité du village, rythmaient l'activité des Bretenois. Dépourvus aujourd'hui de leur roue, presque oubliés après une longue période d'inactivité, à l'exception de celui de Hauterive qui produit encore de l'électricité, ils profitent d'une paisible retraite... Ils ont changé de mains plusieurs fois et dû affronter parfois l'animosité de riverains, les jugeant tour à tour bruyants ou responsables de l'envasement de la rivière en aval.

Pour l'anecdote, plusieurs plaintes déposées en 1821, dont une du maire de l'époque, obligèrent les propriétaires, après enquête, à réaliser certains travaux tels que la construction de réservoirs, la plantation de repères d'inondation maximale...qui ne seront terminés qu'en 1824, après quelques rappels !!!

Le Moulin de Raffenot, le plus en amont, apparaît pour la première fois au XIII^e siècle dans une charte de l'abbaye Saint-Etienne de Dijon, sous le nom de *Moulindinum Raffenaul* mais n'a jamais appartenu à la Commanderie de Saint-Antoine installée à Norges-le-Bas malgré sa proximité géographique. Il a changé maintes fois de propriétaire au fil du temps et a été confisqué lors de la Révolution française. Charles Thiebault l'a également utilisé pour installer une chaudière à vapeur pour le château de la Commanderie en 1866.

Le Moulin du Centre, visible au-delà des prés depuis le Chemin de Raffenot, appartenait avant la Révolution française à la seigneurie de Saint Julien.

En 1653, le seigneur de l'époque oblige les habitants des villages d'*Ogny* et de Norges-le-Bas à moudre leurs grains dans ce moulin, dont Jean Chrétien est alors fermier. De nombreuses réparations furent réalisées au cours du XX^e siècle par Monsieur Perard (premier propriétaire après la Révolution française) et ses successeurs, le niveau de l'eau étant souvent insuffisant pour faire tourner les roues.

Ce moulin connut son heure de gloire lors de sa transformation en fabrique de moutarde. A l'époque, la moutarde servait de différentes manières, notamment pour la confection de cataplasmes comme celui à la farine de moutarde plus connu sous le nom de sinapisme.

Elle a donné à Joseph Dulessey, alors résident au 26 Grande Rue (actuel 9 Grande Rue) et propriétaire du moulin au XX^e siècle, une dimension et une renommée d'industriel. En effet il reçut une première médaille pour sa moutarde en 1870.

La fabrique Dulessey fut reprise plus tard par les frères Masson, puis vers 1914 par Monsieur Durand, qui la transforma en bâtiment agricole.

Cependant la moutarde ne disparut pas du village, puisque l'ancien maire, Daniel Minot, en cultiva jusque dans les années soixante à l'emplacement de l'actuel lotissement de la Combe sous les Roses.

Le Moulin de Hauterive, le plus en aval, est cédé en l'an de grâce 1293 par Hugues de Dampierre et Isabelle de Nole, pour le repos de leur âme, à la Confrérie des Antonins de Norgues qui le louera au cours des siècles. Pierre Caudor et sa femme Françoise Pasquier y résideront pour une durée illimitée à partir du 12 mai 1772, contre la somme de deux cents livres et deux poulets par an, payables moitié à Noël et moitié à Pâques, avec une clause d'expulsion par simple sommation faute de non-paiement pendant trois ans.

En 1780 le bail du moulin est renouvelé par l'Ordre de Malte, successeur de la Confrérie des Antonins, pour une durée de vingt-neuf ans et, malgré sa confiscation et sa revente à un épicier de Dijon lors de la Révolution Française, le couple en est toujours locataire en 1796.

« La propriété comprend alors trois prés, douze journaux de terre arable, un verger, un hangar couvert, une grange, une écurie et une halle, où sont placés deux moulins, bien tournants et virants, dont l'un à seaux, l'autre à grande roue ».

Il a ensuite abrité l'usine Müller, qui confectionnait des panneaux d'amiante, comme l'atteste la photo ci-dessous, avant de devenir un lieu d'habitation.



Aujourd'hui, une mini-turbine installée sur le bief, entretenue précautionneusement par sa propriétaire, génère encore de l'électricité lorsque le niveau d'eau s'y prête.

LA VOIE ROMAINE



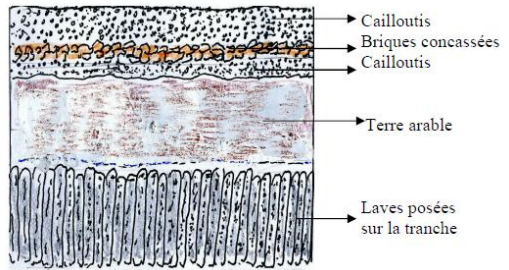
A son extrémité ouest, le chemin de Raffenot débouche sur la Voie Romaine, voie communale qui relie Bellefond à Norges-la-Ville et sert de limite entre les communes de BRETIGNY et de Norges-la-Ville.

Construite sur le tracé d'une voie gauloise, cette portion de la Via Agrippa à l'époque de la conquête romaine (I^{er} siècle avant J.-C.), était l'une des quatre grandes routes qui partaient de Lyon, résidence des empereurs, et unissaient les provinces de l'Empire. Initialement, *Voie de Trèves*, prolongée par la suite jusqu'à Cologne sur le Rhin, elle suivait un tracé rectiligne, stratégique car il permettait aux légions romaines de se déplacer rapidement.

A l'époque, aucun pont n'enjambait la Norges, obligeant les voyageurs et soldats à passer à gué. Ce ralentissement de la circulation attira une population d'artisans et de commerçants qui est à l'origine de Norges-le-bas.

La constitution de la chaussée a été révélée lors de travaux

d'adduction d'eau à Norges-le-Bas, en 1962. Un hérissron de pierres plates, à 95 cm de profondeur, constituant sa base est recouvert de terre puis de cailloutis, de briques concassées surmontées à nouveau de cailloutis puis habillées de dalles. L'ensemble devait assurer une bonne élasticité au roulage.



Cette voie a été parcourue par des légions triomphantes, dont celles de l'empereur Tibère revenant d'Angleterre pour se rendre en Italie.

Seule route conduisant de Dijon à Langres, la Voie Romaine fut abandonnée au XVII^e siècle pour un tracé plus approprié aux besoins de l'époque : c'est l'actuelle D 974 de Chalon-sur-Saône à Sarreguemines qui, à certains endroits, n'est que l'ancienne Voie Romaine transformée.

Le temps n'a pu effacer cette route, longtemps peu entretenue, qu'un Arrêté du Conseil Municipal de Norges en date du 11 février 1866 fit remettre en état.

LA CHAPELLE DES ANTONINS ET LA COMMANDERIE

La place des Antonins dans l'histoire de notre village et des environs est telle qu'elle en a imprégné la vie jusqu'à aujourd'hui. Située à l'actuelle croisée de la Route de Norges et de la Voie Romaine, la *Commanderie* se situait alors à un carrefour stratégique pour accueillir malades, pèlerins et voyageurs.



Ordre monastique, d'abord laïc, l'*Ordre des Hospitaliers de Saint Antoine de Vienne** (Dauphiné), est devenu religieux en 1218 par une décision papale nommant un Abbé général à sa tête.

Installés en 1237 par l'évêque de Langres, Robert III, les moines hospitaliers avaient pour mission de soigner les pauvres atteints du « *mal des ardents* ». Cette maladie, qui sévissait alors, s'accompagnait d'intenses sensations de brûlures. C'était une forme d'ergotisme. Un ensemble d'accidents convulsifs ou gangreneux des extrémités, provoqué par une consommation excessive de seigle contaminé par l'ergot. Ce champignon ascomycète produit sur les épis des fructifications ayant grossièrement la forme de l'ergot de coq. La maladie prit alors le nom de « *feu de Saint Antoine* ».

Comme les croyances le laissaient supposer, les donations à des congrégations religieuses permettaient d'obtenir le Paradis et protégeaient les suzerains. La *Commanderie* bénéficia d'un nombre important de dons assurant sa prospérité avec des possessions sur toute la région (BRETIGNY, Ahuy, Changey, Ogny, Bellefond, Flacey, Ruffey-les-Echirey, Varanges et Genlis).

Le jour de la Saint Antoine, on présentait au Commandeur une rosière, jeune fille de réputation vertueuse, élue au titre de *plus belle fille du village*, qui recevait les hommages des habitants sous la forme de pièces de monnaie. On dansait, buvait du vin de pays et mangeait du porc grillé sur la place de l'Ascension jusqu'en 1774, date à laquelle la fête fut abolie.

**Saint Antoine né en Haute Egypte à Qeman en 251 et décédé à Qolzum en 356 est le fondateur de la vie monastique en Orient.*

Plusieurs événements successifs contribuèrent à la décadence de la *Commanderie* : diminution de la ferveur religieuse, baisse de la fréquentation des pèlerins, recul de la maladie, disparition des ducs et avec eux de leur généreuse bienveillance, disparition de redevances, édit royal de Charles IX donnant en 1560 les hôpitaux à l'autorité royale, guerres de religion, incendie lors de l'invasion de la Bourgogne en 1569. La construction de la route royale au XVIII^e siècle (actuelle Route de Langres), par laquelle les vins de Bourgogne transitaient vers la Lorraine et l'installation d'un relais de Poste en 1743, ont relégué la voie Romaine au second plan.

Le 4 avril 1775, la Commanderie fut cédée à l'ordre de Chevaliers de Malte*. L'inventaire nous apprend que c'était « *une belle maison rectangulaire, avec chapelle et parc attenants, ensemble de biens (600 journaux de terre, 200 arpents de bois en coupe réglée, moulin, terres acensées, bail de terres à Norge et Flacey, près à Genlis et Varanges, commanderie à Etai (diocèse de Langres), et des cens portant lods et retenue pour une douzaine de maisons à Norges-le-Bas, des charges (redevance en pain, viande et argent au seigneur de Saint Julien, fondation de 36 messes par an, 24 soles d'aumône et 2 mesures de conceau par an aux pauvres du village) et qu'elle était finalement encore assez riche pour entretenir une petite communauté* ».

En 1789, la Commanderie fut fermée et déclarée bien national. La chapelle fut désaffectée et servit de grenier à fourrage.

Finalement la décadence de l'Ordre de Saint Antoine lui-même, la Révolution française et le décès du dernier Commandeur Jean-Dominique Michon entraînèrent la disparition définitive des « Antonins ». A la fin du XIX^e siècle, les bâtiments furent rasés et remplacés par l'actuel château de la *Commanderie*.



D'abord résidence de Charles Thiebault, puis de sa famille et ses descendants, le château fut occupé durant la seconde Guerre Mondiale par des soldats ennemis jusqu'en avril 1941, des enfants de colonies de vacances puis à nouveau par des soldats alliés et des maquisards après la Libération le 11 septembre 1944. Il hébergea ensuite une coopérative d'insémination artificielle de bovins, avant d'être découpé et revendu par lots.

**Ordre fondé en Terre Sainte en 1099 par Godeffroy-de-Bouillon sous le nom des Hospitaliers de Saint Jean de Jérusalem. Après la prise de Jérusalem par Saladin, ils s'établirent à Acre, puis à Chypre, puis à Rhodes, où en 1310 ils devinrent les Chevaliers de Rhodes. Ils furent chassés de cette île en 1522 par Saliman II après une résistance héroïque qui dura 6 mois. Ils furent établis par Charles Quint en 1530 à Malte où ils prirent le nom de Chevaliers de Malte.*

LE CHEMIN BLANC VERS LE CIMETIERE ET LES SABLIERES



A l'intersection de la Route de Norges et de la Voie Romaine, un calvaire érigé en bord de route dans un terrain privé, perdu dans la végétation, rappelle, qu'on édifiait à une certaine époque ce type de monument au bord des chemins pour rendre hommage à Dieu pour ses bonnes grâces et protéger les voyageurs.

En retournant vers le centre du village, empruntez le Chemin de Champagne à gauche. Les champs, occupés aujourd'hui par des chevaux, accueillait autrefois les sablières de BRETIGNY.

Ces anciens terrains alluvionnaires, recouverts d'une couche superficielle de terre arable, offrent en effet une couche de trois à quatre mètres de sable grossier légèrement terreux facile à exploiter. En hiver, le fond, tapissé de roches légères (plaquettes), laisse généreusement remonter les eaux de la nappe phréatique rendant l'exploitation irrégulière, le dragage étant impossible.

Décapée, la terre arable est mise en réserve. Dessous, le sable tout venant convient parfaitement aux travaux de maçonnerie (béton sans contrainte) et aux remblais routiers car il se compacte très bien. Il a d'ailleurs été utilisé par le passé pour le pont de Gemeaux ou encore la route de Ruffey.

Jusque dans les années cinquante, un homme avec une pelle, une pioche, un tombereau et deux chevaux, extrayait puis transportait son chargement dans les environs. Il fut remplacé par le tractopelle et les camions. Dans les années soixante, une dizaine de camions chargés passaient chaque jour pour desservir les communes avoisinantes.

Avec l'évolution du matériel et des normes de construction, le tout venant est abandonné dans les années 1990-2000 pour être remplacé par du sable lavé et calibré, d'abord extrait des gravières de Brognon et d'Arc-sur-Tille puis des carrières de roche calcaire de Marsannay, qui offrent toutes les formes de matériaux de construction et de remblais. Cela sonnera le glas des sablières de BRETIGNY, qui ferment définitivement à l'aube du XXI^e siècle.



LE CIMETIERE



Le chemin venant des sablières nous conduit au cimetière du village. Il a succédé à celui situé depuis 1771 à côté de l'église, devenu trop exigu au fil des ans. Implanté face au portail de l'entrée, à la croisée des allées des parties anciennes, le calvaire veille sur le lieu de repos de nos défunts. Erigé en 1894, il fut abattu par une tempête en février 2009. Cassé en morceaux, dont les plus beaux, les branches de la croix, furent volés, ce calvaire était plus ou moins à l'abandon. Un projet de restauration soutenu par le Conseil Municipal a abouti à sa reconstruction, avec l'aide des paroissiens, des subventions de la *Fondation du Patrimoine*, de la *Fondation AGIR* du Crédit Agricole, des

entreprises, des habitants et des amis de la commune. Il fut inauguré le 27 juin 2018.

La croix a été taillée dans la pierre de Bourgogne non gélive, d'après les plans originaux de 1894, puis a reçu une patine lui redonnant son aspect initial.

Ce travail d'artiste est l'œuvre du maître artisan tailleur de pierres Serge Moret, installé à Fontaine-Française. Sa fille a contribué à cette belle réalisation.

Au fond à gauche en entrant par la première porte se trouve le carré militaire, dans lequel 4 enfants du pays morts pour la France ont été enterrés :

- Lucien dit Louis Chaussade né le 19 avril 1894 et tué le 4 mars 1916 à Badonvillers.
- Henri Chaussade né le 27 novembre 1893 et tué le 6 octobre 1916 à Rancourt.
- Lucien Jennecourt né le 9 mai 1893 et tué le 30 janvier 1915 dans la forêt d'Aprémont.
- Albert Levêque né le 27 février 1897 et tué le 14 octobre 1918 en traversant l'Oise en face de Neuville.

LE PARC DE L'OMBRAGE

A la sortie du cimetière, en reprenant la direction du centre bourg par le Chemin du Grand Rousseau, un parc apparaît derrière une grande grille en fer. Ce parc privé imaginé et conçu par Ferdinand Pansiot, médecin, à qui il est dédié, racheté par la Commune en 2017, est devenu le parc communal *L'Ombre* ouvert au public en 2018.

Véritable poumon vert en plein du cœur du village, il constitue un élément remarquable du patrimoine végétal de la commune, avec de grands arbres : séquoia, frêne, if, platane, pin et quelques essences plantées en 2024 (sorbier des oiseleurs, figuier, chêne, poirier, houx, platane). Il constitue également un îlot de fraîcheur fort apprécié pendant les chaudes journées d'été.

L'EGLISE SAINT GEORGES ET SES « TRESORS »

Un peu d'histoire



Sur les anciennes cartes Cassini, les villages et hameaux sont identifiés par un clocher entouré de quelques maisons et les noms indiqués sur la carte ont une taille proportionnelle à l'importance du lieu. C'est ainsi qu'*Ogny* figure sur ces cartes anciennes avec une police de caractères plus importante que celle de BRETIGNY...

BRETIGNY était en effet autrefois annexe d'*Ogny* avec une chapelle du vocable de Saint-Firmin qui avait été bâtie aux frais des habitants sous le titre de « *Nom de Jésus* ». L'église du village se trouvait à *Ogny* et était dédiée à Saint Georges martyr.

L'assèchement des terres marécageuses et l'émergence des moulins sur la Norges ramenèrent l'activité des hommes sur BRETIGNY et furent responsables de la croissance du village actuel au détriment d'*Ogny*. La chapelle fut agrandie et érigée en succursale de Saint Julien, sous les vocables de Saint Georges et Saint Firmin, desservie par un vicaire qui résidait à Clénay. Un document daté du 25 mai 1771, signé de l'évêque de Dijon, rappelle que les habitants de BRETIGNY eurent la permission de transférer leur église paroissiale d'*Ogny* à BRETIGNY.

Un procès-verbal du 28 mai 1771, établi par le curé de St Julien et contresigné par le curé de Norges, le vicaire de Clénay et des villageois, atteste de la bénédiction de l'église nouvellement construite ainsi que du cimetière attenant.

Depuis 1803, l'église devenue annexe de la paroisse de Saint Julien change de Saint patron car après avoir adjoint à la fin du siècle précédent Saint Georges à Saint Firmin celui-ci finit bientôt par être laissé de côté au point qu'on n'en a plus aucun souvenir et Saint Georges, seul, demeure.

Il ne reste aucun vestige de l'église d'Ogny et seuls les ossements humains, ramenés à la surface lors des travaux destinés aux fondations d'un hangar en 1936, attestent de l'emplacement du cimetière situé à côté de l'église.

Une Croix de mission érigée par Henri Lombard en 1842 marque l'ancien emplacement de l'église

Une architecture particulière liée à son histoire

Le guide du tourisme d'André Guillaume précise que les parties les plus anciennes dateraient du XII^e siècle.

Elle a été considérablement remaniée et agrandie entre le XVI^e et le XVIII^e siècle et le Docteur Marcel Bolotte dans son ouvrage « *La Baronnie du Val de Saint-Julien* » de 1961 rappelle qu'« *elle n'a pas été modifiée depuis le XVIII^e. Elle porte en elle la marque du roman rural bourguignon. Elle n'a pas d'abside, le chœur comporte deux annexes latérales ; celle de droite sert de base au clocher carré, celle de gauche renferme la chapelle de la Vierge. Une coupole surmonte le chœur ; on remarque à l'extérieur des contreforts trapus. Son aspect un peu vétuste n'est pas sans charme* ».

Le chœur primitif a dû être supprimé de telle sorte que l'actuel est l'ancien transept. Les angles en sont coupés formant ainsi un octogone irrégulier. Il est voûté d'arrêtes à quatre grands et quatre petits voûtains. L'orientation Sud/Nord de l'église et non Est/Ouest vient du fait que l'agrandissement a été réalisé. perpendiculairement à la chapelle d'origine.



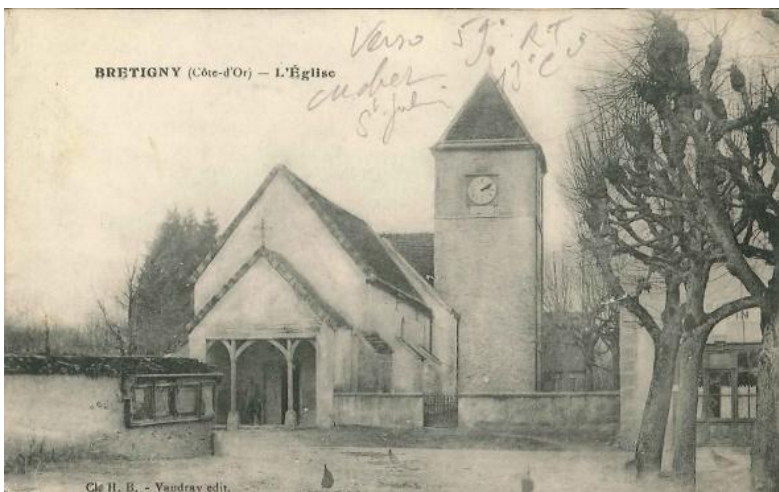
L'observation du clocher, nous permet de constater qu'il est constitué de 2 étages de maçonneries différentes, séparées par une corniche. Le changement de style correspond probablement à l'élévation supplémentaire du clocher qui accompagna l'agrandissement de l'édifice le faisant passer du statut de chapelle à celui d'église Paroissiale.

La carte postale de 1910 ci-dessous atteste la présence d'une horloge qui occultait partiellement la baie sud du clocher. Les abatsons cachent deux cloches dont l'une, datée de 1566, est classée aux monuments historiques depuis le 4 décembre 1914.



Le porche porté par une élégante architecture a été entièrement restauré en 2021. Sa poutre monumentale soutenue par des arcatures, les deux piliers de bois ainsi que les assises en pierre ont été remis à neuf.

Il protège la porte d'entrée et son entourage de pierre, datés du XVI^e siècle et parfaitement conservés. Ils proviennent probablement du réemploi de l'église d'Ogny.



Ses « trésors »



Sous le porche de l'église, une console supporte un Saint-Georges* en pierre terrassant le dragon, dont la polychromie apparaît encore.

Selon Claude Fyot *« le saint personnage porte l'armure des chevaliers du temps de Charles VIII, très exacte dans les détails. La composition, le mouvement, l'attitude du saint et de son cheval, confèrent un cachet artistique à cette œuvre, qui daterait de la fin du XV^e siècle ».*

Cette statue classée aux monuments historiques depuis le 24 mai 1966 a été restaurée en 2022.



Dans la nef, une vitrine protège le bâton de procession du village.

En bois polychrome et doré du XVIII^e siècle, il est sans conteste, avec son brancard, l'un des plus beaux de Bourgogne.

Saint Georges est ici représenté comme un beau cavalier revêtu d'une armure sur un cheval harnaché à la mode du début du XVI^e siècle. Le dragon apparaît

sous les traits d'un crocodile, comme il sied en Afrique**.

L'ensemble est inscrit aux monuments historiques depuis le 11 décembre 1973

* Georges, officier de l'armée romaine, exerçait son commandement au temps de l'empereur Dioclétien, dont la faveur lui était acquise pour sa prestance, sa bravoure et ses qualités chevaleresques. Malgré son attachement au chef de l'état, il ne put accepter l'édit impérial contre les chrétiens et en fit le reproche public et véhément à Dioclétien. Furieux de ce crime de lèse-majesté, l'empereur fit arrêter le bel officier, le fit emprisonner et, peu après, décapiter mais non sans lui avoir fait subir auparavant des supplices atroces qui lui valurent le titre de « Grand Martyr ». C'est en l'an 303 à Lydda en Palestine qu'eut lieu l'exécution de Georges.

** Dans la « Légende Dorée », écrite par Jacques de Voragine vers 1260, Georges est un chevalier médiéval avec sa cuirasse et son cheval de bataille. Il servait dans l'armée romaine et le hasard d'un déplacement le conduisit dans les environs de la ville de Cyrène, dans la province de Lybie. Or dans un étang voisin vivait un dragon effroyable que les habitants calmaient en lui offrant tous les jours deux brebis puis, celles-ci se faisant rares, une brebis et un jeune homme ou une jeune fille. Le sort désigna la fille du roi le jour de l'arrivée de Georges. Le cavalier accompagna la jeune fille au bord de l'étang où le dragon attendait sa proie et, muni du signe de la croix, assaillit bravement l'horrible bête qu'il tua d'un coup de lance.



A droite de l'Arc Triomphal, une statue en bois polychromée représente la Vierge portant l'Enfant Jésus sur son bras droit et tenant à la main gauche un livre ouvert.

Selon Michel Lefftz, professeur à l'Université de Namur et spécialiste en sculpture médiévale, « *le style de cette œuvre, c'est-à-dire la composition, le traitement des draperies et de l'anatomie indiquent une origine brabançonne, sans doute Bruxelles ou Malines, et une datation du début du XVI^e siècle* ».

Cette statue est classée aux monuments historiques depuis le 11 juillet 1958.



A gauche de l'Arc Triomphal, une autre statuette de bois datant probablement du XVII^e siècle, représente Saint Christophe** qui porte l'Enfant Jésus.

Son bras droit et son bâton ne sont plus, mais son vêtement court et l'Enfant Jésus qui porte un globe sont bien les attributs principaux de son iconographie.



Dans la nef, sous la plaque commémorative, une statuette de Jeanne d'Arc à cheval, un étendard à la main portant l'inscription « **JHESUS** ». Une petite plaque rectangulaire en métal sur le socle porte l'inscription « *Jeanne d'Arc remercie Dieu après la victoire. Par L. Raphaël* ».

Il s'agit d'une copie de la statuette en bronze exposée à la maison natale de Jeanne d'Arc, à Domrémy et réalisée par le même artiste. Dans les années 1860-1870, des ouvrages en régule étaient fabriqués en grande quantité par des fondeurs car le faible coût de production servait à démocratiser la sculpture dans la société entière.

Cette statuette a une grande valeur sentimentale auprès de nombreux Bretonnoises et Bretonnois qui ont grandi dans le village.



Au fond de la nef, au-dessus de la porte d'entrée, une toile de 1899, signée P.C., représente le Christ en Croix. Elle était à l'origine située à l'arc triomphal comme l'atteste l'inventaire de 1906, qui ajoute « *don de M. Clément, dont la veuve le revendique* ».

Etant à cet endroit assez peu visible, elle fut déplacée après sa restauration et mise en lumière comme il se doit.



Dans la chapelle, à gauche de l'autel de la Vierge, un magnifique dais d'exposition de tabernacle du XVIII^e siècle, œuvre baroque, d'une grande finesse, en bois sculpté et entièrement dorée. Ses six colonnes salomoniques posées sur un piédestal circulaire soutiennent un chapiteau décoré de volutes fleuries encadrées par deux angelots. Placé au-dessus de l'ancien tabernacle, il couronnait probablement un Crucifix doré.

Il a été inscrit aux monuments historiques le 10 octobre 2024.

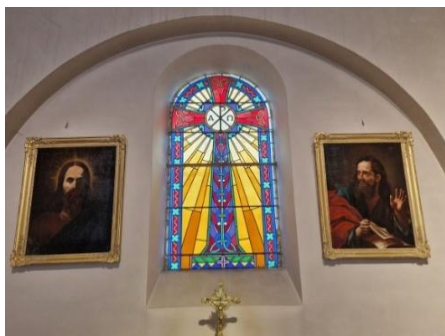
Dans le chœur, trois tableaux ont été restaurés.



Un grand tableau du XVII^e siècle représente un Christ en Croix très finement dessiné, d'une grande beauté et lumineux dans une ambiance très sombre.

Cette œuvre, dont on ne connaît pas l'auteur, était installée au-dessus du vitrail du chœur selon l'information contenue dans l'inventaire de 1906. Fortement détériorée (sans cadre et toile percée, châssis vermoulu), elle fut stockée plusieurs décennies dans la sacristie. La restauration de la peinture par Aude de Linares et la création du

cadre par le Maître artisan menuisier Romuald Thelongeon ont été effectuées en 2018.



Deux tableaux du XIX^e siècle encadrent le vitrail. Celui de gauche représente le buste du Christ, l'autre un des évangélistes, sans doute Saint Luc

Les peintures ne sont pas d'une facture exceptionnelle mais les cadres très travaillés méritent notre attention. Dans les coins se trouvent de délicieux cartouches avec des coquillages qui s'étalent sur les cotés par des motifs végétaux.

Aujourd'hui, ils ont retrouvé leur place de part et d'autre du vitrail du chœur de l'église comme l'inventaire du 10 mars 1906 nous l'apprend : « *à droite et à gauche de la fenêtre du chœur, deux tableaux : 1^o tête de Christ ; 2^o tête d'apôtre* ». Sur ce document, le couple est chiffré à 10 Francs-or.

A gauche dans le chœur



Une grande et belle statue de la Vierge en pierre, probablement d'Asnières, retient l'attention. Malheureusement la peinture qui ornait cette sculpture à l'origine n'est plus.

Attribuée à Klaus de Werve* son estimation dans l'inventaire du 10 mars 1906 n'était que de 5 Francs !

Le visage de la Vierge est jeune, régulier et l'expression est douce et pensive. Sa main droite soutient l'Enfant, dont le bras gauche est enveloppé par la main gauche de Marie, en un geste maternel.

Une grive sur l'épaule de Marie pince la main droite de l'Enfant Jésus. *« Cela fait référence à la crucifixion et au sang versé ... et la grive, de par son caractère gourmand et son appétit pour le raisin était associée à l'eucharistie. L'enfant est présenté pratiquement comme une offrande, pour être mangé »* nous explique Véronique Bouchera, Maître de conférences à Paris Nanterre, experte en art médiéval.



Elle poursuit en précisant que *« c'est une image à la fois efficace et astucieuse. C'est toute l'histoire du salut qui est portée. Le sculpteur a installé un jeu subtil dans les regards qui sont dirigés vers le bas, vers le fidèle venu prier »*.

L'index de la main gauche de l'Enfant Jésus montre la grive pour entrainer notre regard vers celle-ci et guider notre esprit à méditer l'histoire que cette sculpture raconte. La main gauche de Marie soutient discrètement le bras de son enfant, comme étant pleinement associée à ce projet de salut de son fils Jésus !

* Klaus de Werve, 1380-1439, d'origine hollandaise, imagier de Jean sans Peur puis de Philippe le Bon a succédé en 1406 à son oncle et Maître Claus Sluter. Il a sculpté une majorité des pleurants du tombeau de Philippe le Hardi, d'après les dessins de son illustre parent. On lui doit aussi les prophètes Isaïe et Daniel du Puits de Moïse ainsi que la Vierge à l'Enfant de Poligny.

LE MONUMENT AUX MORTS

Le 25 novembre 1918, quelques jours après l'arrêt des combats, le Conseil Municipal de BRETIGNY décide à l'unanimité que *« dès que les circonstances le permettront, un monument à la mémoire des enfants du pays morts pour la France sera érigé au cimetière près de l'église »*.

Plus de 35 000 monuments aux morts furent érigés par les communes entre 1919 et 1925 pour rendre hommage à leurs morts pour la Patrie durant la Grande Guerre. Celui de BRETIGNY fut inauguré le 2 mai 1920.



Pour sa construction, confiée aux établissements Giraut d'Is-sur-Tille, la commune reçut une subvention de 1 000 Francs.

Un obélisque, emblème traditionnel des vainqueurs, posé sur un socle portant un obus en pierres dans chaque coin est assis sur une large marche en pente, le tout protégé de chaînes attachées à des plots en pierre.

Au sommet de l'obélisque sculptée dans la pierre, la Croix de guerre 1914-1918 et une couronne de laurier, symbole des vertus militaires ; en bas, un casque du poilu posé sur une palme symbole de victoire.

Pas d'inscription patriotique ni civique gravée mais simplement *« Grande Guerre 1914-1919 »*. Les habitants qui ont fait ce choix voulaient tenir compte du fait que, même si l'armistice avait été signé en 1918, il fallait aussi honorer les personnes mortes de leurs blessures de guerre après l'arrêt des combats.

Pour son centenaire, une restauration complète fut entreprise. Les plaques commémoratives ont été refaites, car usées par le temps, et 4 noms omis jusque-là furent ajoutés.

En hommage à ces soldats morts pour la France au cours de la *« Grande Guerre »*, vous trouverez ci-après les informations récoltées par Chantal Briquez férue d'histoire et habitante de Norges-la-Ville.

Rendons leur hommage dans l'espoir que les Hommes finissent par vivre en Paix.

Pierre Blondel est né le 14 janvier 1894, Il était étudiant en Droit lorsqu'il a été incorporé en août 1914. Devenu lieutenant en mai 1915, il a été tué le 30 juillet 1918 à Fère-en-Tardenois.

Jean-Marie Boudot est né le 9 septembre 1880. Il était jardinier au Château de Norges-le-Bas lorsqu'il a été incorporé en août 1914. Démobilisé suite à un emphysème généralisé en février 1915, il est décédé le 9 juin 1915.

Charles Brion est né le 16 août 1884. Il était charcutier à Plombières-les-Dijon lorsqu'il a été incorporé en août 1914. Il a été tué le 26 septembre 1918 à Somme Py.

Pierre Brion est né le 1^{er} août 1916. Il était ouvrier agricole à Ruffey-lès-Echirey. Incorporé en août 1914. Il a été tué le 6 mai 1916.

Lucien dit Louis Chaussade est né le 19 avril 1894. Il était vigneron dans le village lorsqu'il a été incorporé en août 1914. Il a été tué le 4 mars 1916 à Badonvillers.

Henri Chaussade est né le 27 novembre 1893. Il était manœuvre dans le village lorsqu'il a été incorporé en août 1914. Il a été tué le 6 octobre 1916 à Rancourt.

Adrien Gau est né le 26 novembre 1885. Incorporé en août 1914, décoré à plusieurs reprises, il a disparu le 13 janvier 1915 à Bussy-le-long et n'a été déclaré tué que le 19 mai 1922.

Georges Gualbert est né le 12 octobre 1890. Incorporé en août 1914, blessé à la tête le 22 janvier 1915, il est décédé le 23 janvier 1915. Décoré de la croix de guerre, son nom est également inscrit sur le monument aux morts de Dijon.

Marcel Guilleminot est né le 27 avril 1893. Il était clerc de notaire à Lorry-le-bocage. lorsqu'il a été incorporé en octobre 1914. Il a été tué le 17 juin 1915 à N.D. de Lorette.

Lucien Jennecourt est né le 9 mai 1893. Il était domestique chez Carillon dans le village lorsqu'il a été incorporé en août 1914. Il a été tué le 30 janvier 1915 à Apremont.

Albert Levêque est né le 27 février 1897. Il était cultivateur dans le village lorsqu'il a été incorporé en février 1917. Il a été tué le 14 octobre 1918 en traversant l'Oise à Neuville.

Albert Potet est né le 4 janvier 1889. Incorporé en août 1914, il a été tué le 11 mai 1918.

Claude Viardot est né le 28 juin 1894. Il était cultivateur dans le village lorsqu'il a été incorporé en septembre 1914. Il a été tué en mai 1915 à N.D. de Lorette.

Lucien-Marcel Voiret est né le 26 décembre 1895. Il travaillait à la ferme de ses parents cultivateurs à *Ogny* lorsqu'il a été incorporé en décembre 1914. Il a disparu le 26 mai 1915 à Noulette et été déclaré tué le 12 juillet 1920.

Une seconde plaque rend hommage aux 3 jeunes du village morts pour la France à la 2nde Guerre Mondiale (1939-1945).

Lieutenant **Edouard Quibquet de Monjour**

Georges Gaillard

Pierre Bourgeois

L'ANCIEN CIMETIERE

En contournant le monument aux morts, vous vous retrouvez dans l'ancien cimetière installé en même temps que l'église en 1771 et qui a été transféré en 1894 au bout du Chemin du Grand Rousseau. On y retrouve quelques éléments emblématiques du patrimoine historique.



La Croix qui jouxte l'église

Derrière le monument aux morts, se dresse une Croix posée sur un bloc de pierre de forme très particulière, qui n'a probablement pas été choisi par hasard... Ce piédestal est probablement un vestige de l'église d'*Ogny*. Un élément de mémoire en quelque sorte.

De toute évidence, cette Croix est celle de l'ancien cimetière transférée d'Ogny en même temps que l'église.



Son fût élégant de section carrée à arêtes chanfreinées supporte le Crucifix aux branches de même section terminées par des épaulements. Deux inscriptions : INRI sur l'extrémité de la branche sommitale, CVX et AVC à la base de la colonne. On observe

également des motifs en relief : une étoile à 5 branches à la croisée et des pointes de lance orientées vers le centre sur chaque branche.

Très fissurée (elle se cassa d'ailleurs en 7 morceaux au démontage), elle fut restaurée en 2021 par Christophe Valichon dans ses ateliers de Beire-Le-Châtel.



La pierre tombale derrière le monument aux morts

L'abbé Charles Tissot, raconte dans son ouvrage sur Norges, en 1888, que « *lorsqu'on creusa dans les jardins de la Commanderie, plusieurs cercueils en pierre furent découverts. Rangés avec ordre ils renfermaient des ossements assez bien conservés, et l'on n'a pas manqué de dire que là était autrefois le lieu de sépulture des Antonins. Ces ossements pieusement recueillis furent, au chant des prières liturgiques, conduits et déposés au cimetière de Bretigny* ».

La pierre tombale située juste derrière le monument aux morts en est l'unique vestige ; malheureusement, les inscriptions ne sont plus lisibles.



LA BORNE MICHELIN

Discrète, dans la pelouse à droite de la Grande Rue, juste avant le pont des Varennes en allant vers la gare, une des plus anciennes bornes Michelin* de France stationne tranquillement.

Elle est encore en très bon état et n'a pas été détruite par la D.D.E car, dans un souci de conservation, elle fut déplacée par la commune et installée sur le côté de la route en 1964.



Depuis son installation en 1933**, elle trônait au milieu du carrefour en patte-d'oie au centre d'un petit terre-plein triangulaire engazonné.

Dans les années 60, la circulation devenant plus intense et les camions de plus en plus longs, son emplacement était devenu inopportun.

Les inscriptions GC pour chemin de *Grande Communication* et VO pour chemin *Vicinal Ordinaire*, montrent que l'axe le plus passant d'aujourd'hui n'était pas celui de l'époque.



**A partir de 1931 et pendant quatre décennies, Michelin avait monté une industrie conséquente pour fabriquer et installer des milliers de bornes de ce type constituées de plaques en lave émaillée et d'un support en béton de près de 2,5 m de longueur. Les morceaux de lave étaient recueillis dans des carrières puis sciés pour en faire des plaques de 15 mm d'épaisseur. Ensuite, ces plaques étaient nettoyées à la vapeur, émaillées une première fois, puis cuites au four pour y inscrire les lettres et symboles désirés.*

***On peut trouver la date de fabrication du 18 octobre 1932 manuscrite en bas d'une des plaques émaillées.*

LA CROIX DE ROUGEMONT



Avant de quitter le village, vous allez croiser le calvaire situé à l'intersection entre la Rue de la Gare et la Route de Rougemont sur votre droite.

Au début du XX^e siècle, dans le cadre de l'aménagement du village, il fut déplacé malgré les avertissements des anciens, qui évoquaient que cela pouvait porter malheur.

Une série de morts violentes s'est produite peu de temps après : un homme foudroyé dans un champ, un jeune homme qui réparait sa mobylette au bord de la route heurté par une voiture, un homme fauché par un train à la gare du village...

Malédiction ou simples accidents ?

Cette histoire est de celles qui alimentent les légendes des villages transmises de génération en génération.

LE HAMEAU D'OGNY

Quittez BRETIGNY, traversez la départementale qui relie Saint-Julien et Ruffey-les-Echirey, empruntez la voie de 400 mètres bordée par des platanes centenaires et vous arriverez au Hameau d'Ogny. Lieu-dit *Ferme d'Ogny*, il est constitué de quatre maisons occupées par une même famille : le *Manoir*, la *Métairie*, la *Grande Ferme* et la *Petite Ferme*. Ce sont les uniques bâtiments restant d'un ancien village qui, au Moyen-Age, était un bourg plus important que celui de BRETIGNY. La police de caractères utilisée sur la carte Cassini du XVIII^e siècle confirme ce point.



Pourtant, il y a longtemps que le cœur du village s'est déplacé vers la rivière. En effet, la zone marécageuse s'est asséchée tandis que des moulins construits sur la Norges apportent travail et prospérité. L'activité des hommes se développe progressivement à BRETIGNY et le village grandit au détriment de celui d'Ogny*.



Il faut attendre 1771 pour que la vie sociale déménage officiellement quand l'évêque de Dijon donne la permission de transférer l'église d'Ogny à BRETIGNY. L'église d'Ogny irréparable est démolie et l'on réemploie d'ailleurs certains éléments pour agrandir la chapelle de BRETIGNY. Une croix érigée en 1842 marque l'emplacement de l'ancienne église Saint-Georges.

Le Hameau d'Ogny, anciennement *Oigny*, apparaît à l'époque gallo-romaine sous les noms de *Ongneium* ou *Ongeium*. L'ouvrage du Docteur Marcel Bolotte, « *La baronnie du Val Saint-Julien à travers les âges* », nous apprend que Monsieur Champy, membre de l'Académie de Dijon, ayant beaucoup fouillé dans le Val, a mis en évidence des vestiges, notamment les restes d'un aqueduc souterrain amenant l'eau d'une source située dans un petit bois. En 1927, lors des fouilles, il a également découvert des tumuli, qui suggèrent un peuplement des lieux à l'époque celtique.

On ne trouve pas d'élément sur Ogny avant 1147, date à laquelle Joffroi, évêque de Langres, fait don à Herbert, Abbé de Saint-Etienne de Dijon, des deux paroisses d'Ogny et de Saint-Julien.

*« L'effondrement du nombre de feux sur Ogny entre 1375 (19 feux recensés) et 1469 (4 seulement) est le résultat des fléaux et notamment des guerres et le pauvre petit endroit n'a jamais pu s'en relever » selon l'Abbé Denizot dans son Encyclopédie de la Côte d'Or.

Plusieurs documents attestent qu'Ogny avait une maison forte au XIV^e siècle et que celle-ci, *La Motte d'Ogny*, fut l'objet de nombreuses transactions au XVIII^e siècle pour se retrouver propriété de Claude Lombard, notable et riche bourgeois de Dijon en 1766. C'est un de ses descendants qui érigea la Croix en 1842.

Le manoir actuel construit sur les bases de la maison forte, possédait il n'y a pas si longtemps encore des douves sur l'un de ses côtés, derniers vestiges sans doute de *La Motte d'Ogny*. Deux chapiteaux de l'ancienne église sont conservés dans le jardin par la famille.

LE BLOCKHAUS

En revenant d'Ogny, à quelques mètres du passage à niveau et de l'abri à vélos, se cache une construction insolite enfouie sous la végétation.

Vous êtes sans doute souvent passés devant sans la voir... Il s'agit d'un petit blockhaus, d'environ 3 m² seulement, datant de la seconde Guerre Mondiale, qui servait de refuge au garde-barrière et à sa famille en cas d'alerte. La Ligne de chemin de fer Dijon-Langres*, stratégiquement à cette époque, était en effet régulièrement bombardée.



A sa mise en service, cette ligne était parcourue par des trains de fret** mais aussi des trains de voyageurs à 3 classes. En 1874, le tarif Saint-Julien Dijon en 3^{ème} classe équivalait au prix d'une douzaine d'œufs, soit 96 centimes.

Dans les années 1950, les derniers trains à vapeur avec wagons équipés de bancs en bois furent remplacés par des autorails légers communément appelés « *Micheline* ». Tandis que les trains de marchandises restèrent à vapeur jusqu'à l'électrification de la ligne et son automatisation en décembre 1964.

**En 1860, Napoléon III décide, après une visite à Dijon, d'entreprendre la construction d'une ligne de chemin de fer entre Dijon et Is-sur-Tille, première phase de la ligne Dijon-Langres. Déclarée d'utilité publique en juin 1861, la maîtrise des travaux est confiée à la PLM en 1863, avec un délai de huit ans et une subvention de 4 500 000 Francs or. Malgré des difficultés de tracé dans les environs de Dijon et de Langres, puis un arrêt provoqué par la guerre, la mise en service se fait finalement le 28 octobre 1872.*

***Le train joue alors un rôle essentiel dans le développement économique du Val de Norges au XIX^e siècle. Il facilite le transport des céréales, du houblon, des bovins, des ovins, ainsi que des fruits et légumes vers Dijon, stimulant le commerce et la meunerie. Par ailleurs, l'amélioration des échanges postaux contribue à rapprocher les différentes zones rurales.*



Photo de février 1964, envoyée par Monsieur Patrick Roy, dernier enfant à avoir grandi dans la gare de BRETIGNY.

Autrefois, cet endroit dénommé « *La Halte* » était en définitive la gare de BRETIGNY. Un garde-barrière affecté à ce lieu actionnait successivement les 2 grandes barrières basculantes, qu'on aperçoit sur la photo, au moyen de manivelles, tandis que les piétons pouvaient emprunter un portillon sur le côté. Il disposait d'un abri vitré, adossé à la petite maison qu'il habitait avec sa famille.

Un abri situé de l'autre côté des voies, à l'emplacement du terre-plein actuel, avait été construit pour recevoir une douzaine de personnes et leurs vélos.

Le passage PN 15 servait à la fois de point de traversée pour l'ancienne route départementale et de liaison pour les habitants d'Ogny.



1910, retour en ville après un dimanche à la campagne au Château d'Ogny.

Avant l'automatisation, BRETIGNY comptait deux autres passages à niveau :

- Le « *Grispin* » : situé après la station d'épuration, en direction de Saint-Julien était équipé de barrières pivotantes manuelles et d'un portillon pour piétons. Ce passage desservi par des chemins empierrés permettait aux agriculteurs de franchir la voie ferrée et rejoindre prés et champs.
- Les « *Allouères* » : sur l'ancienne route départementale, à l'entrée de Ruffey-les-Echirey, en face de l'entreprise de travaux publics qui jouxte l'actuelle départementale. La route changeait à nouveau de côté de la voie ferrée pour traverser le village de Ruffey-les-Echirey. Les habitants de BRETIGNY, quant à eux, allaient à Dijon en empruntant l'autre départementale, au carrefour du Chemin de Rougemont, qui rejoignait la première un peu avant ce passage à niveau. Comme à la gare de BRETIGNY, un garde-barrière habitait avec sa famille dans une petite maison identique à toutes les autres.

L'école actuelle, récente et bien équipée, n'a pas toujours été à l'emplacement qu'elle occupe aujourd'hui.

En remontant au début du XIX^e siècle qui a vu l'enseignement se développer dans toutes les communes de France, on trouve trace d'une première salle de classe.

On parlait alors d'appairage seulement d'une faible fraction de la population, car on considérait que les paysans n'avaient ni à savoir lire ni à connaître les sciences pour bien labourer et semer.

Mais en 1846, époque où savoir lire, écrire et compter ouvrait les portes de professions nouvelles dues au début de l'industrialisation, le Maire, Monsieur Gaulot, et le Conseil Municipal songèrent à remplacer l'ancienne classe jugée insuffisante par une nouvelle classe, qui devait accueillir soixante-douze élèves : soixante-douze élèves pour deux cent quatre-vingts habitants dans une seule et même salle !

Il faudra attendre huit ans pour qu'en 1854 le Conseil Municipal étudie le projet d'une maison neuve intégrant la classe, le logement de l'instituteur et deux salles pour la mairie. Il confie le chantier à l'architecte Monsieur Feneon. Trois ans plus tard, en 1857, le Conseil Municipal décide la construction définie ainsi : « *une salle d'école joignant au nord et dans la même direction le mur pignon de la maison de l'instituteur* ».

Pour l'anecdote, cette décision provoque la démission de l'adjoint Monsieur Fremiot, qui voulait construire un ensemble salle de classe et mairie à l'étage. Il est alors remplacé par Monsieur Pessard-Lolivet. Le 29 mars 1857, le maire convoque, avec le Conseil Municipal, les plus imposés à la contribution financière : Messieurs Duparc, Guichard, Couder, Vallot et Mouillon. On vote alors une contribution extraordinaire de quinze centimes de Francs sur les quatre taxes et ce pour les sept années consécutives. Cela équivaut à une hausse des impôts locaux de 15% et ceci dans une période d'inflation quasi nulle.

Le Projet modifié est alors complété par une salle de mairie et un local d'archives au-dessus de la salle de classe, qui ne contiendra finalement que soixante-trois élèves.

Malgré la levée d'impôts, les ressources restant insuffisantes face à la dépense à engager. Il est donc décidé de vendre deux pièces de terre, d'emprunter 3000 Francs à 5% remboursables en six ans à partir de 1860 et de supplier le préfet d'intervenir auprès du gouvernement et du Conseil Général.



Il faudra encore bien d'autres ventes de terrain et de nombreuses contributions supplémentaires pour que la salle de classe ouvre à la rentrée 1859, là où se situe l'actuelle salle du Conseil Municipal.

Dans les années cinquante, cent ans plus tard, un bâtiment abritant une

deuxième salle de classe, surmontée du logement de l'instituteur, a été construit. Le village disposait alors de deux salles de classe : celle des petits (section SE-CP-CE₁) et celle des grands (CE₂-CM₁-CM₂), séparées d'un préau devenu depuis le secrétariat de la mairie. La classe des grands quant à elle abrite la bibliothèque depuis la fin des années quatre-vingt-dix.

L'édifice a traversé trois guerres avec diverses péripéties pour devenir la mairie et la salle des associations, en 1997, lorsque l'école actuelle fut construite. La salle du conseil, située à l'emplacement de l'ancienne salle de classe, conserve encore quelques « vestiges » de cette époque.

L'espace scolaire actuel a été réalisé en 1997 sur des terrains communaux, rue de la « *Vie aux vaches* » (voie aux vaches), chemin suivi par les troupeaux qui allaient paître sur les pâtis communaux (actuel terrain de foot) et s'abreuvaient dans la rivière, au niveau de l'abreuvoir restauré par l'association *Sentiers* en 2014. Les salles de classe se situent sur l'ancien jardin potager réservé à l'instituteur, dont le logement était situé en haut de l'actuelle salle du Conseil Municipal.

Devant le restaurant scolaire, se trouvait une petite bâtisse en pierre maintenant détruite. Appelée *prison*, elle servit jusqu'au milieu du siècle dernier, de *salle de dégrisement* pour les personnes alcoolisées arrêtées sur la voie publique par le garde-champêtre.



Ainsi s'achève la visite de notre village.

Un village implanté dans le Val de Norges, rattaché à la Communauté de Communes de Norge et Tille.

Son histoire est ancienne et son patrimoine est riche.



Il nous revient la mission de le sauvegarder, le valoriser et le léguer aux générations futures, qui devront le respecter pour pouvoir le transmettre à leur tour.

Retranscrire cette mémoire dans cet ouvrage nous permet non seulement de la faire découvrir, mais aussi de rendre hommage aux femmes et aux hommes qui ont œuvré au travers des siècles et œuvrent aujourd'hui pour la préserver.

La connaissance du passé guide nos actions présentes et nous éclaire pour bâtir notre futur.

Que Saint Georges, patron de notre village, nous protège et nous guide !

INVENTAIRE DE NOTRE PATRIMOINE*

			(*) Les éléments du patrimoine privé sont surlignés en gris.
PATRIMOINE NATUREL & AGRICOLE	Abreuvoir de la vie aux vaches	1	Restauré en 2014.
	Vannage de la mairie	2	Construit en 1885, reconstruit en 2018.
	Vannage des Varennes	3	Construit en 1885.
	Mère fontaine	4	Située non loin de la voie ferrée. Peut-être la source clé de toutes les eaux du secteur ?
	Bois du Roz	5	Au milieu du bois se trouve <i>La roche branlante du Jardon</i> , où niche, au choix, la vouivre ou le grand serpent noir.
	Bois communal à Ogny	6	<i>Bois des Caurées</i> , dans lequel la commune propose l'affouage.
	Sablères et leurs petites faunes	7	Dans les prés entre la voie romaine et le cimetière.
	Parc communal de <i>L'Ombage</i>	8	Acheté par la commune en 2017 et ouvert au public en 2021.
	Verger conservatoire	9	Créé par l'association <i>Plantons le décor</i> en 2015.
	6 tilleuls du verger conservatoire	9	Plantés en 2016 par des personnalités : maire, enfants, conseiller régional, LPO et association PLD.
	Tilleul parc du <i>Saussieu</i>	10	Planté en 1989 par les enfants des écoles pour le bicentenaire de la révolution.
	Alignement d'arbres sur l'allée d'Ogny	11	
	Chênes à pédoncules en haut du coteau, Chemin des Vignes	12	
	Frères remarquables le long du chemin de Raffenot	13	
	Saules situés sur l'emprise de l'ancien lit de la Norges	14	
PATRIMOINE ARCHITECTURAL	Lavoir de la mairie	2	Daté de 1885, rénové en 2007.
	Lavoir des Varennes	3	Daté de 1885, rénové en 2007.
	Hameau d'Ogny	15	Emplacement original du village.
	Voie romaine	16	Partie de l'ancienne voie romaine de Germanie (voie Agrippa) qui reliait Lyon à Cologne.
	Château de la <i>Commanderie</i>	17	Edifié par Charles Thiébaud à la fin du ^{xix} ^e siècle à l'emplacement de la <i>Commanderie des Antonins</i> construite au ^{xii} ^e siècle.
	Chapelle des Antonins	18	Dernier vestige de la <i>Commanderie</i> .
	Monument aux morts	19	Erigé en 1920.
	Monument Flamme du cimetière	20	Erigé en 2017.
PATRIMOINE INDUSTRIEL	Potiche monumentale du <i>Saussieu</i> en pierre reconstituée	10	Réalisée par Robert Chenevard en 1977.
	Moulin de Hauterive	21	1 ^{ère} trace écrite en 1293.
	Moulin du Centre	22	
	Moulin de Raffenot	23	1 ^{ère} trace écrite en 1311.
	Borne Michelin	24	Borne indicatrice à quatre faces installée en 1933.
	Blockhaus du garde-barrière	25	Construit en 1943 pour protéger le chef de gare et sa famille.
PATRIMOINE RELIGIEUX	Cabine téléphonique	26	Installée en 1965, transformée en bibliothèque libre service en 2019.
	Eglise romane	27	Chapelle du ^{xii} ^e siècle, fortement remaniée au ^{xviii} ^e siècle, consacrée en 1771 sous les vocables <i>Saint-Georges</i> et <i>Saint-Firmin</i> .
	Cloche en bronze	27	Datée de 1566 et classée depuis décembre 1914.
	Statue de la <i>Vierge à l'Enfant</i> en pierre, avec traces de polychromie	27	Datée du 1 ^{er} quart du ^{xv} ^e siècle, classée depuis décembre 1931, très probablement sculptée par Claus de Werve.
	Bâton de procession représentant <i>Saint Georges</i> en bois polychrome et doré.	27	Daté de la fin du ^{xvii} ^e siècle ou début du ^{xviii} ^e siècle, inscrit monument historique depuis décembre 1973.
	Statue de <i>Saint Georges</i> en pierre polychrome	27	Datée de la fin du ^{xv} ^e siècle, classée depuis mai 1966.
	Statuette de la <i>Vierge à l'Enfant</i> en bois polychrome	27	Origine brabançonne, début du ^{xvi} ^e siècle, classée depuis 1958.
	Tableau du <i>Christ en Croix</i> , peinture à l'huile sur toile	27	Daté du ^{xvii} ^e siècle, restauré en 2018.
	Statuette de <i>Jeanne d'Arc</i>	27	Copie de la statuette exposée à Domrémy, restaurée en 2023.
	Dais d'exposition de tabernacle	27	Œuvre baroque entièrement dorée du ^{xviii} ^e siècle, classée en 2024.
	Tableau du <i>Christ en Croix</i> , peinture à l'huile sur toile	27	Daté de 1899, restauré en 2024.
	Croix monumentale du cimetière	28	Erigée en 1894 lors du transfert du cimetière, relevée en 2018.
	3 vieilles tombes et 4 tombes de soldats de la Guerre 14-18	28	
	Ancienne pierre tombale, derrière le monument aux morts	19	Ici reposent des ossements découverts dans les jardins de la <i>Commanderie</i> en 1888.
	Croix en pierre au carrefour des rues d'Avau et de Rougemont	29	Ornée d'une étoile à 5 branches à la croisée, réparée en 2007.
	Croix de Mission d'Ogny en pierre	15	Erigée en 1842 par Madame Lombard à l'emplacement de l'église rasée au ^{xviii} ^e siècle.
	Croix en pierre jouxtant l'église	27	Croix de l'ancien cimetière, restaurée en 2021.
	Croix celtique en pierre, au carrefour de la voie romaine	30	



Chaque village est caractérisé par sa position géographique, ses lieux naturels, ses monuments, ses activités, ses habitants et son économie. Il se façonne au cours des siècles et son histoire se découvre non seulement grâce aux témoignages oraux ou écrits mais aussi au travers de tous les éléments qui constituent son Patrimoine.

La Commission Patrimoine (ouverte aux habitants) travaille à recenser tous ces témoins dans de nombreux et différents domaines : agricole, architectural, culturel, religieux, industriel, naturel, humain.

Elle en examine l'état et la conservation, puis étudie la faisabilité de sa réfection, avant de proposer au Conseil Municipal de réaliser les travaux de sauvegarde et de restauration nécessaires.

Elle veille à mettre en valeur des lieux ou édifices parfois oubliés, mais qui néanmoins sont indissociables de l'histoire du village.

Dans le but de constituer, dans les locaux de la mairie, un espace mémoire accessible à tous, la Commission recherche des documents, photos, objets, outils... Si vous pensez pouvoir nous aider à enrichir cet espace, nous vous serions reconnaissants de contacter le secrétariat de la mairie par courriel commune.de.bretigny@gmail.com. Nous pourrions ainsi ensemble les mettre en valeur, de façon temporaire ou permanente, sachant que dans tous les cas ils resteront votre propriété et seront à votre disposition.

L'aménagement de l'espace se fera en fonction des pièces rassemblées.

Avec nos vifs remerciements.

La Commission Patrimoine

Céline, Claire-Marie, Corinne, Daniel, Didier, Edith, Florent, Guillemette, Jean, Jean-Marc, Marie-Hélène